

La naissance

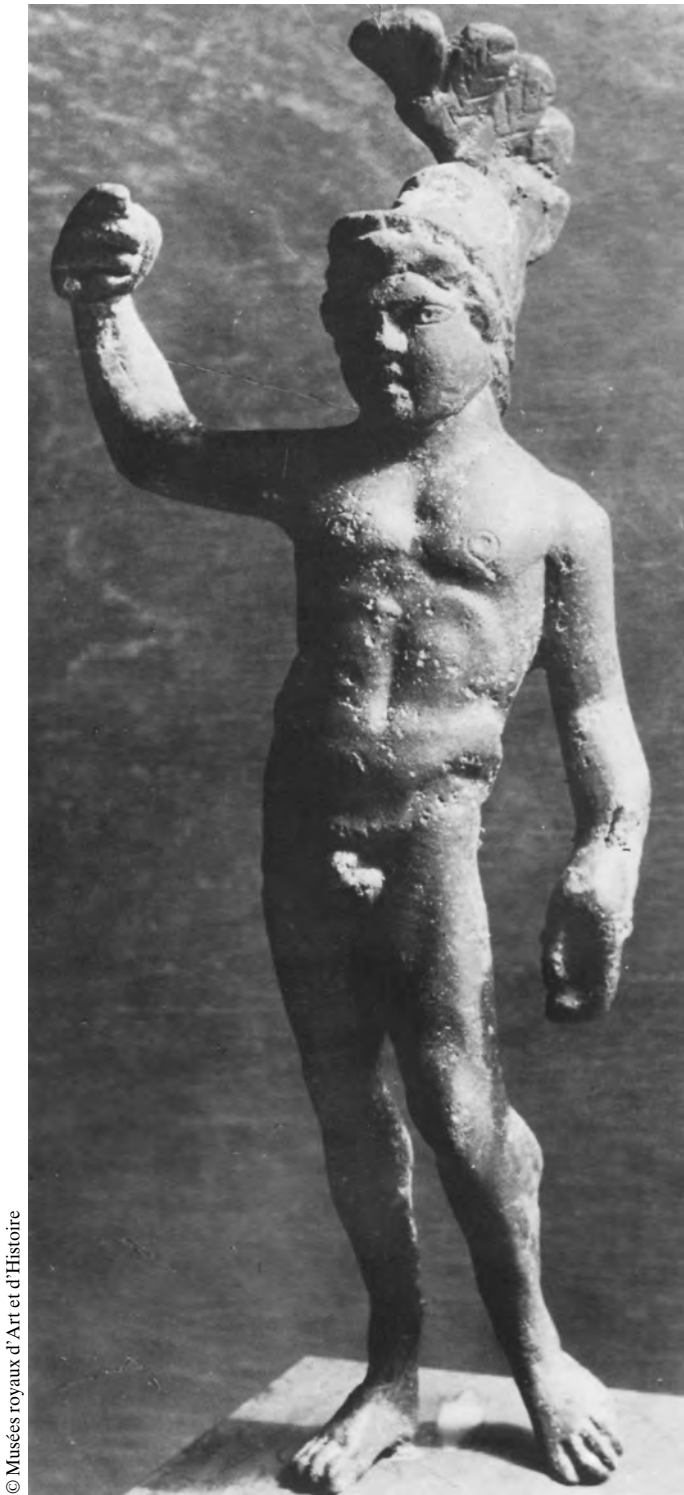
Les lointaines origines

Située dans la large vallée de la Senne qui se ramifiait en bras formant des îles et recevait de nombreux affluents au débit variable, la région de Bruxelles semble avoir été habitée dès le paléolithique moyen et le fut, en tout cas, au mésolithique et au néolithique. Terres bourbeuses y alternaient avec les collines aux versants raides. Outre l'occupation des flancs des hauteurs sablonneuses, des habitations palustres existaient probablement à proximité des marécages.

Peu de vestiges ont été retrouvés datant de l'âge du bronze et des âges du fer. Tout se passe comme si le site se trouva quasi dépeuplé depuis 700 avant J.-C. jusqu'à l'époque romaine. À la longue nuit succéda alors, à partir des empereurs de la dynastie des Flaviens, la vie intense des *fundi* et de leurs *villae rusticae* réparties sur tout le territoire. Aucune chaussée ne traversait celui-ci. Le réseau routier l'encadrait en quelque sorte mais des diverticules en facilitaient l'accès. Le Dieweg, la chaussée de Haecht et la route romaine de Wemmel en seraient le souvenir.

Parmi une demi-douzaine d'autres, la *villa* du Champ Sainte-Anne à Anderlecht, partiellement mise au jour en 1899, comportait trente-quatre piliers d'hypocauste et des thermes. Dans ses structures, on a découvert une statuette en bronze du dieu Mars, nu, coiffé, d'un casque corinthien.

La *villa* du Champ Sainte-Anne, tout comme celles du Stuyvenberg et du Hoogleest, fut détruite, vers 172-174, par les invasions des Chauques. Toutefois, la vie économique de maintes *villae rusticae* reprit, par la suite, jusqu'à l'arrivée des Francs et leur colonisation au ^ve siècle.



© Musées royaux d'Art et d'Histoire

Statuette en bronze représentant le dieu Mars, trouvée dans les vestiges de la ville romaine du Champ Sainte-Anne à Anderlecht. (Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire.)

Sous Clovis, les *pagi* mérovingiens prirent le relais des *pagi* romains. Subdivision administrative, le *pagus* de Brabant groupait quatre comtés. Selon M.E. Mariën, l'une des tombes dégagées à proximité de l'ancienne *villa* du Champ Sainte-Anne serait celle d'un comte parce qu'il y fut inhumé avec un angon, arme distinctive d'un haut rang.



© Musées royaux d'Art et d'Histoire

Fibules en argent doré provenant de la nécropole mérovingienne du Champ Sainte-Anne à Anderlecht. (Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire.)

Tout comme les néolithiques, les Francs se sont fixés à flanc de coteau plutôt que dans les bas-fonds où abondent poules d'eau et canards sauvages. Vivant dans des maisons de bois et de paille, ils s'occupent de cultiver les champs et d'élever leur bétail. Sans doute se sont-ils convertis au christianisme dans le courant du VII^e siècle.

Traditions et incertitudes

Un épais brouillard de mystère et d'incertitude recouvre les origines de Bruxelles. L'archéologie ne fournit guère de renseignements et la plupart des sources écrites sont tardives. La *Gesta episcoporum Cameracensium*, souvent invoquée par les auteurs, mentionne *Brosella* à l'occasion du passage, en 697, de l'évêque Vinditien. Malheureusement ce témoignage a été rédigé vers 1025, soit plus de trois siècles après l'événement.

Quel fut le peuplement rural dans toute la vallée de la Senne et dans la région bruxelloise pendant le haut moyen âge ? Georges Despy l'a reconstitué, lors d'un savant exposé fait en 1997, devant l'Académie royale. Il s'agit, selon lui, d'un « espace de quelque trois mille cinq cents hectares et qui comprend les territoires de Bruxelles-ville (quatre cents), Molenbeek (six cents), le haut d'Ixelles (trois cents), Etterbeek (trois cents), Saint-Josse (cent vingt), Schaerbeek (huit cents), auxquels il faudrait ajouter sans doute le territoire de Laeken (environ neuf cents hectares). »

Se pose alors le problème de la paroisse primitive, de l'église mère. La tradition la situe au IX^e siècle sur le versant droit de la Senne, avec une église dédiée à saint Michel, l'archange dont le culte était né en Italie avant de gagner nos régions. Mais cette tradition s'appuie sur une fausse charte de fondation, fabriquée vers 1190, pour satisfaire les ambitions des chanoines du chapitre de Saint-Michel ! En fait, tout porte à croire à l'existence première d'une église dédiée à saint Jean dans un hameau du grand domaine de Molenbeek, nommé Brosella. Sur une des îles formées par les bras de la Senne, une église fille, consacrée à saint Géry, fut ensuite bâtie au tout début du XI^e siècle, c'est-à-dire environ cinquante ans avant la construction de Saint-Michel dont les vestiges de la crypte et de la nef romanes ont été récemment découverts.

La tradition historique a fait de l'église Saint-Géry la chapelle castrale du château qui aurait été édifié, vers 979, par Charles, duc de Basse-Lotharingie. Ce que rien ne permet de confirmer. À vrai dire, légendes et faits historiques bien établis se bousculent ici au point de transformer le problème en véritable énigme.

Commençons par le récit traditionnel. Charles de France, frère du roi Lothaire, était sans apanage mais non sans ambition. En 977, il se fit attribuer le domaine d'Uccle et les biens du fisc y afférents. L'année suivante, il s'empara de Laon, puis l'abandonna pour investir et occuper Cambrai. Sa femme s'installa même dans la chambre de l'évêque ! Mais, forcé de quitter la ville épiscopale, il se tourna vers Bruxelles et s'y fortifia, vers 979, dans un *castrum* édifié sur les trois îles de la Senne. Vers 984, il fit transférer en l'église Saint-Géry les reliques de sainte Gudule.

Comme l'ont démontré les Bollandistes, les documents hagiographiques concernant Gudule ne sont pas dignes de confiance. Cette fille d'un comte austrasien serait morte en 712 à Moorsel dont elle aurait été châtelaine. On ne cessa de lui attribuer des miracles et de broder sa légende aussi édifiante que fleurie. Son attribut icono-

© Harry Disch Jr, Maastricht.



Tombeau de Charles de France en l'église Saint-Servais à Maastricht.

graphique, une lanterne, s'explique par les visites que, selon la *Vita Gudulae*, elle faisait avant l'aurore, à un oratoire en bois dédié à saint Sauveur. Une nuit, le démon, furieux de la voir si obstinément dévote, éteignit la lumière de la lanterne en ses mains. Gudule se mit à genoux dans la poussière du chemin ; elle pria et la lanterne se ralluma. Une autre fois, alors qu'elle venait de la chapelle, une pauvre femme lui présenta son enfant paralysé des pieds et des mains. Elle le prit dans ses bras, le caressa et demanda sa guérison au Seigneur. Confiante, elle déposa à terre le petit garçon qui se mit aussitôt à gambader de joie. Au cours du ix^e siècle, la châsse contenant ses reliques fut transportée à Chèvremont puis à Moorsel. Lorsqu'il apprit qu'en cet endroit, Ermenfried et Wennmar, demeurés païens, tourmentaient les pieuses gardiennes du trésor, Charles de France en profita habilement pour attaquer les deux potentats locaux et amener les reliques à Saint-Géry.

Si, comme cela s'impose, on abandonne le sacro-saint récit traditionnel, on butte aussitôt sur la question : Charles avait-il construit un *castrum* ? Il faut, en effet, attendre la fin du xv^e siècle pour en trouver une mention explicite dans les sources médiévales. Peu auparavant, l'auteur de *Brabantsche Yeesten* signale simplement l'existence d'une « woninghe » sur l'île. Tout cela est bien tardif. Voilà pourquoi Georges Despy et ceux qui adoptent son hypothèse d'une manipulation visant à donner des ancêtres carolingiens à la maison de Louvain, mettent en doute la construction du *castrum* de 979, aussi longtemps que des trouvailles archéologiques ne l'auront pas prouvée.